

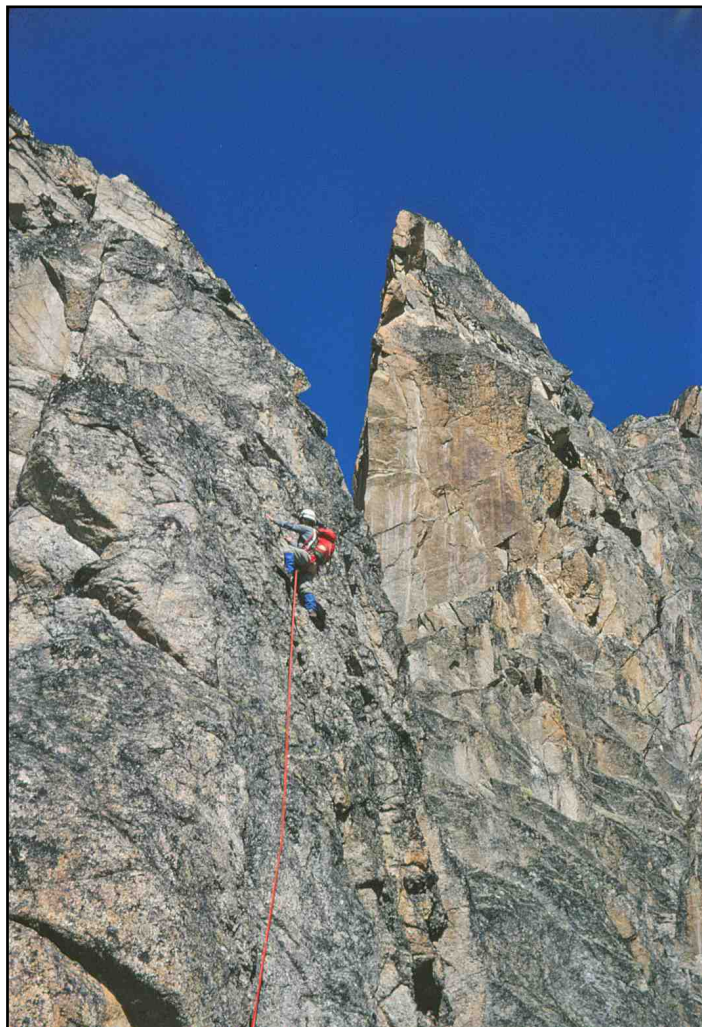
tables de pique-nique, toilettes sèches, puis la communication sur les bonnes pratiques de grimpe.

45 exemplaires de l'ouvrage Memento été ont été commandé pour ceux qui se sont manifesté cet été pour l'acheter. Le GUMS l'offrira aux encadrants brevetés en escalade et alpinisme.

François note un problème avec la liste gums-infos, dont de nombreux messages tombent dans les spams de nombreux gumistes qui de fait loupent certaines infos. Une solution proposée est de faire un filtre pour que les mails gums-infos ne tombent jamais dans les spams, à voir si cela résout le problème. Autre possibilité discutée, si le problème s'avère pérenne et insoluble, de changer de système de liste (actuellement chez yahoo). Google avait été testé dans le passé sans donner de satisfaction. Peut-être existe-t-il d'autres systèmes, comme les framalistes : <https://www.arobase.org/listes/framalistes.htm> ?

Romain fait la remarque qu'il y a peu de soirées à la perma ces temps-ci. Qui pourrait être motivé pour lancer des idées ? Films, discussions, cuisine, jeux, entretien matériel, etc.

Bernard Commiot nous a quittés au mois de janvier 2018



Bernard dans l'Arête Sud de l'Aiguille Noire de Peuterey

Bernard était un ami de 50 ans.

Nous fîmes connaissance au GUMS, lors des weekends d'escalade à Bleau ou en Bourgogne qu'il fréquentait assidûment. Nous étions un groupe de jeunes qui ne manquions pas les camps d'été du club au chalet de Taconnaz, et c'est à cette occasion que je fus son compagnon de cordée.

J'évoque deux souvenirs pour illustrer cette figure du GUMS.

En 1969, alpinistes presque débutants, notre première course fut l'arête des Papillons. Il la trouva bien facile pour des bleausards, la corde ayant à peine été sortie du sac. Nous poursuivîmes par la traversée du Grépon, puis la voie Bonatti au Grand Capucin qui nous prit deux jours car avec les usages de l'époque nous étions lourdement chargés de toute une quincaillerie.

Après ce premier bivouac, Bernard en fit d'autres. Jusqu'à récemment ce bivouac mémorable sous l'orage, avec Annie. Nous les vîmes redescendre au camp du GUMS à La Béarde fatigués et trempés, mais ils en avaient vu d'autres et Bernard n'avait rien perdu de la pointe d'humour qui lui était propre pour nous conter sa mésaventure. Il était un vrai montagnard que n'impressionnaient pas les conditions adverses et sur qui on pouvait compter lorsque les choses tournaient mal.

Passionné de Bleau, nous le rencontrions souvent lors des sorties dominicales du GUMS qui étaient une occasion de grimper, mais aussi de se retrouver entre amis. Bernard avait une façon très expressive pour se motiver lorsqu'il butait sur un passage, et ses «coups de gueule» vont nous manquer.

Il a grandement contribué à l'entretien des circuits d'escalade de Bleau et a réalisé de nombreux topos de circuits mis à la disposition des grimpeurs.

Il nous a rejoints au bureau du COSIROC (Comité de défense des sites et rochers d'escalade) il y a 6 ans. Grâce à ses compétences en informatique, et au temps considérable qu'il y a consacré, il fit du site internet du COSIROC un véritable outil de communication sans lequel l'association n'aurait pu vivre.

Il était apprécié de tous les membres du bureau et sa disparition va laisser un grand vide.

Ses nombreux amis du GUMS et du COSIROC, dont beaucoup sont ici, lui rendent hommage et ont une pensée pour Annie et ses enfants.

Antoine Melchior

Bernard, un montagnard au jugement très juste

Dans une de ses premières chansons, Bob Dylan's dream - le Rêve de Bob Dylan - le chanteur raconte un de ses rêves concernant ses amis de jeunesse avec lesquels il passait des nuits à parler et chanter dans une pièce près du poêle. Bien des années après, le chanteur formule un vœu impossible :

I wish, I wish, I wish in vain

That we could sit simply in that room again

« Je voudrais, je voudrais, mais en vain

Que nous puissions nous asseoir de nouveau simplement dans cette pièce »

En vain, en vain, je voudrais que Bernard m'attrape par le col au milieu de notre camp de tentes en me disant « Allez, on part pour une nouvelle montagne, un nouveau sommet ». Toujours, c'était la même préparation précise – sans affectation – le même entrain – sans fébrilité – la même gaieté et drôlerie – sans complication. Tantôt le beau temps, tantôt la brume, quelques fois la pluie. Souvent une course comme on les aime, parfois des incidents drôles, de temps en temps un horaire explosé et un bivouac inconfortable. Toujours, la même satisfaction d'en avoir encore fait une belle.

Et quand un quidam étonné lui demandait « Mais pourquoi vous allez vous pendre là-haut ? », sa réponse amusée « Parce qu'elles sont là ».

Bernard était une énergie qui m'a permis de faire parmi mes plus belles courses. Sa drôlerie iconoclaste, moqueuse et facétieuse lui évitait de se prendre au sérieux et lui permettait de prendre la montagne au sérieux.

Avec Annie, il poursuivait son chemin. Plusieurs fois, tous les deux m'ont fait la grande joie de me proposer de faire un bout de route avec eux.

J'avais l'impression que Bernard faisait toutes ses courses de montagne et de ski comme un compositeur de musique écrit sur son cahier de partitions une succession de lignes de notes, solo instrumental, dialogue instrument orchestre, partie symphonique, allegro, andante, adagio... Une des dernières lignes de musique a été le Pic Nord des Cavales. En juillet 2016 à la Bérarde, en fin d'après-midi, j'étais assis à rêvasser dans un pré quand j'ai vu Bernard et Annie passer en contrebass sur le sentier : marche silencieuse, sacs chargés, regards pensifs... Comme l'a dit Annie «Bernard était étincelant». Et, ce n'est vraiment pas en vain que ses étincelles, à plusieurs reprises, ont allumé ma flamme.

Guy Champagne



Violoncelliste (photo : Huguette)

Bernard...

Beaucoup de souvenirs et d'images même si je n'ai pas fait beaucoup de montagne avec toi : la convivialité lors des rassemblements d'été et des séjours d'hiver en gîtes, les préparations de réveillons, les rocks (j'ai rarement rencontré un aussi bon danseur), certaines soirées cerises (où tu t'es promené sur ma toiture), la musique. La diversité de tes talents faisait de toi dans nos rencontres gumistes, un compagnon remarquable. Dans nos pensées tu es inséparable d'Annie avec qui tu représentes pour moi un couple montagnard de référence. Et maintenant tu nous manques : ton humour à la Buster Keaton, la discrétion de ta culture et bien sûr ton élégance de grimpeur.

Huguette

Avec les Comback nous avons fait des sommets fabuleux dans le Valais. Nous étions 2 cordées de trois : Annie, Bernard, Marie et Aurélie, Alexis et moi. Nos enfants avaient 16-17 ans, ils découvraient la haute montagne, ils étaient sportifs et en voulaient énormément. Du coup leur enthousiasme était contagieux, Annie et Bernard grands montagnards expérimentés l'avaient bien compris, ils savaient que 2 cordées de 3 dans de grandes courses mixtes c'était l'idéal au niveau sécurité.

Bernard était le leader, le chef de caravane, un sens inné de l'itinéraire, très résistant, il savait mieux que nous ce dont on était capables, il savait gueuler quand il le fallait, il savait nous laisser la bride sur le cou et bien apprendre aux jeunes les manières d'être un bon alpiniste.

Valais 1995-6 : Weissmies, Cervin, Obergabelhorn, Weisshorn... Bernard à chaque fois nous a guidés dans ces

choix, au Cervin il nous laissé aller en cordée de tête, Alexis menant à un train d'enfer (presque!), pas moyen de doubler ces laborieuses cordées de Suisses dans la Hornligrat (leurs guides refusaient), c'était le métier qui rentrait pour nos jeunes ! Au Weisshorn cette arête nord magnifique mais longue, Bernard a laissé Alexis cavalier devant, Aurélie le suivant comme son ombre et moi derrière essayant de suivre (on grimpait en flèche), là il me semble qu'on avait un peu semé les Comback ... et ces 3000 m de descente jusqu' à Randa dans la foulée. Que de souvenirs merveilleux, Bernard et les siens en ont fait partie.

Pierre



Danseur (photo : Hugnette)

Ah, Bernard, que fais-tu si tôt dans l'autre monde, (est-il peut-être montagnoux ?), toi qui avais échappé à tant de péripéties alpines que je n'ose raconter ? Toi et Annie... Notre première rencontre ? une petite annonce à la perma des Grands-Augustins en 1969, et nous voilà partis avec ta 2 CV à 2 vitesses, première et troisième, pour le lieu mythique du chalet de Tacconnaz, aux cordées déjà célèbres, et où je devais rejoindre Simon pour un stage de montagne. La traversée des Petits Charmoz entre deux orages, puis notre groupe s'est replié vers le Sud... Toi, tu es resté, tu attendais sans doute Annie ! Nous nous sommes retrouvés à Bleau où il était facile de te repérer car tu savais parler aux rochers récalcitrants de manière très sonore, mais aussi donner des conseils éclairés et persuasifs : que de rochers ai-je pu réussir grâce à ta méthode pour les "moins grands" que tu avais brevetée avec acharnement. D'autres vont sûrement relater tes nombreux exploits, parler de ton impressionnante bibliothèque alpine, de ton violoncelle etc., mais je n'oublierai pas que tu as un jour essayé de nous fourvoyer, la tribu Melchior et moi, dans la Voie Eteinte sur notre chemin pour le refuge du Sélé (Crampon 329, déc. 2005). Ne t'es-tu pas senti un peu responsable de nos bivouacs le lendemain à Sialouze ? Un bivouac de plus ou de moins, ce n'est pas grave... sauf sous l'orage (autre Crampon !). Tu t'es accroché contre la maladie et n'as jamais arrêté de fréquenter Bleau et la montagne, quel bel exemple. Je t'embrasse ... ainsi que ta valeureuse famille.

Monique

5 h du matin, le réchaud ronronne et sa lueur blafarde laisse entrevoir deux silhouettes fantomatiques qui

s'activent à boucler leur sac. Bernard et moi avons trouvé un lieu de bivouac commode dans uneasure abandonnée du hameau de la Chaudière, hameau lui-même abandonné à l'époque. C'était vers les années 1968 et nous nous apprêtions à escalader la Voie des Parisiens à la Pelle.

Bernard faisait partie de la bande de joyeux gumistes qui se retrouvaient l'été au chalet de l'Ours à Tacconnaz. La pluie qui tombait parfois dru (hum!) dans cette vallée, avait poussé les grimpeurs vers des ciex plus cléments. C'est ainsi que Bernard m'avait proposé d'aller faire cette voie.

C'était ma première grande voie en calcaire, et nous l'avions réalisé en réversible....cela laisse des traces, et je lui en sais toujours gré de m'avoir entraîné dans cette aventure.

Par la suite, nous nous sommes souvent côtoyés dans le cadre des activités du groupe, faisant quelquefois cordée commune, ou le plus souvent en cordées séparées dans la même course.

Ainsi, une certaine fois, en partant du refuge d'Argentière pour gravir les aiguilles Ravanel et Mummery, la course s'arrêta au Col des Cristaux, où avec un autre Bernard (Lavernhe) avec qui je faisais cordée nous assistâmes au début d'une belle idylle. Bernard avait trouvé son alter ego féminin en la personne d'Annie.

Bernard, grimpeur très pugnace et Annie, amoureuse des grands espaces glaciaires formeront une cordée-couple de montagnards particulièrement actifs.

Au fil du temps, Bernard s'est beaucoup investi dans le club, particulièrement en informatique et, dans le cadre du COSIROC dont il a établi le site internet, il a grandement œuvré pour le maintien de nos sites et circuits d'escalade. Ce fut un des meilleurs connaisseurs de notre terrain de jeu.

Adieu grimpeur.

En parcourant quelques circuits ou voie d'escalade à Bleau, il nous plaira de penser te voir au détour d'un rocher, forcer un passage ou prendre des notes pour un futur topo, ou alors peut-être entendre ta voix véhémement lorsqu'un passage se refuse à toi.

Yvon

D'aussi loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours connu Bernard, et je ne saurais dire à partir de quand il a commencé à faire entièrement partie de mon univers gumiste. A Bleau, tant de blocs me le rappellent que je l'imagine incrusté dans ce grès qu'il aimait tant. Et je le revois, comme si c'était hier, donner des conseils judicieux et des



Avec Annie au Wadi Rum (photo : Émilie)

petits trucs exactement adaptés à la morphologie de chacun, sur la position cruciale du pouce, les millimètres qu'on pouvait grappiller quand on n'était pas très grand, la posture décisive ou le graton incontournable qui m'ont permis de réussir tant de blocs improbables au premier abord. Il disait même, en effleurant amoureusement le rocher, qu'il fallait « grimper en braille » pour savoir où poser ses doigts et ses pieds ! Il y avait aussi, bien sûr, ses jurons légendaires, qui signalaient sa présence à des lieues à la ronde et témoignaient de son acharnement. Bernard était d'ailleurs un des rares gumistes que je ne pouvais pas parer, car quand je le regardais grimper, j'avais systématiquement les doigts dans les oreilles, par anticipation de ses hurlements à venir qui me faisaient plus que sursauter.

En montagne, nous avons souvent campé ensemble, avec Annie, Sophie et Marie, à l'époque bénite où le camping sauvage était encore possible (par exemple sur les terrasses du Vallon des Etages en-dessous de la Bérarde). Et si j'ai peu grimpé avec Bernard, je lui suis redevable de bien des suggestions de courses et

recommandations d'itinéraires. Notamment, la traversée Dômes de Miage – Aiguille de Bionnassay – Mont-Blanc, reste une de mes plus belles courses de haute-montagne. Je la fis dans les années 80 avec Isabelle, et l'arrivée au sommet de Bionnassay restera une de mes plus fortes impressions d'alpinisme. Alors que nous pensions y pique-niquer confortablement, on ne put que se mettre à cheval sur l'arête, puis se mettre debout en tremblotant ayant juste la place de poser les 2 crampons sur le fil, sans même pouvoir planter le piolet à côté, et qui se poursuivait comme une lame effilée sur des centaines de mètres vers le Mont-Blanc. Deux jours plus tard, quand j'engueulais Bernard de ne pas nous avoir mieux décrit cette partie hyper impressionnante de l'itinéraire, il me répondit finement « c'est exprès, car sinon vous n'y seriez jamais allées »...

Voilà, c'est ça les vrais amis : ceux qui vous font confiance et qui, où qu'ils soient, ne vous quittent jamais.

Danielle Canceill

Je me rappelle souvent un bon moment passé avec Bernard dans le Wadi Rum, il est raconté ici. Il y en a eu d'autres, en Jordanie comme au Népal, où nous avons vécu de belles aventures avec Bernard et Annie. D'ailleurs à l'époque je m'amusais à dire que je ne partais jamais en vacances sans « mes Commiot » et « tonton Georges ».

Voici un de mes beaux souvenirs avec Bernard...

"Ah, le con..."

Ah, le con..."

Non, je ne traite pas Bernard de con mais cette envolée si chère à Bernard me revient souvent en tête et un sourire s'esquisse aussitôt sur mon visage.

Beaucoup ont, sans doute, entendu Bernard employer ces termes à son encounter lors de passage critique, d'un bloc ou d'une voie. Pour ma part, l'image associée à cette envolée restera la falaise de Jordanie.

2011 : voyage touristique-grimpe en Jordanie avec les Commiot, Georges T., Justin, François, Clément et Fanny qui nous a préparé avec Georges un beau séjour rempli autant d'escalade que de visites historiques. Dans le désert du Wadi Rum, le 08 février, nous sommes déposés, Bernard et moi, au pied de la falaise "Djebel al m'Zaygeh" tandis que les autres cordées se répartissent sur des voies dans des secteurs plus éloignés. La voiture ne repassera donc nous prendre qu'en fin de journée.

On se lance dans Runner Up, voie non équipée. Bernard part en tête et à quelques mètres du 1er relais, j'entends ce fameux « Ah, le con... Ah, le con ». Bernard vient de se rendre compte qu'il a oublié au campement son jeu de coinces qui lui permettrait de finir d'équiper la voie jusqu'au relais. En leur absence, Bernard préfère alors redescendre en rappel depuis le dernier friend posé. Notre site disposant aussi des seules voies équipées dans le coin, nous pouvons continuer à grimper jusqu'à l'arrivée du 4x4. Mais la journée ne s'arrête pas là...

La nuit est proche mais pas encore assez pour ne pas procéder au sauvetage du friend.

Bernard négocie avec notre chauffeur un rapide aller-retour au campement pour prendre le fameux jeu de coinces et atteindre ainsi le relais 1.

Bernard se lance à nouveau dans la voie alors que le soleil commence à disparaître à l'horizon. Il est trop tard pour la faire dans son intégralité mais Bernard me propose de profiter tout de même de cette voie sur sa 1ère longueur. De belles couleurs de soleil couchant nous accueillent au relais 1, on profite de la vue, Bernard a récupéré son friend, il est temps d'équiper le rappel pour descendre avant la nuit.

Ce fût une belle journée de grimpe ponctuée par un coucher de soleil au relais. Merci Bernard !

Le fin mot de l'histoire : Bernard n'aura finalement posé aucun coinces supplémentaire pour atteindre le relais 1 depuis le friend abandonné... « Ah, le con !! Ah, le con !! ».

Emilie

Bernard n'était pas pour moi un ami de circonstances, mais un ami véritable. Une amitié, d'abord montagnarde, puis plus large, avec des hauts, et des bas, qui avait commencée à la fin des années 60, et qui avait survécu jusqu'à la fin. Je me souviens que les débuts furent plutôt malencontreux, en l'occurrence, la pose d'un gros lapin. Alors que j'habitais à Grenoble, je cherchais un compagnon pour le pilier du Pic de Bure (Dévoluy). Un ami commun m'avait présenté Bernard, qui bien que parisien, venait de temps à autre à Grenoble. Rendez-vous fut donc pris pour le pilier, mais entre temps, j'avais trouvé un autre grimpeur plus disponible. Bernard ne m'en a pas voulu, et



Au Nepal (photo : Émilie)

ce fut ensuite un tas de "revoyures familiales" agrémentées d'aventures montagnardes. Beaucoup furent sans histoires, et vite oubliées, sauf deux d'entre elles, dont je me souviens plus particulièrement.

Lors de notre séjour en famille à Montroc-Chamonix, été-83, Bernard avait jeté son dévolu sur la face Nord du Requin, le prélude à des choses un peu sérieuses. Il était alors en grande forme, et je me contentais de faire le client. Après une nuit courte, et mauvaise, passée au refuge

de L'Envers des Aiguilles, nous voilà partis de nuit pour remonter la moraine qui mène au pied de la face. Nous arrivons à destination, bien trop tôt, en pleine nuit, et au fur et à mesure que le jour se lève, nous trouvons l'endroit de plus en plus sinistre. Mais surtout, le petit glacier qui aurait dû venir lécher gentiment le pied de la face, est maintenant complètement disloqué en un inquiétant chaos de méchants blocs de glace. Nous décidons alors qu'il est urgent d'attendre qu'il fasse vraiment jour, en espérant que le chaos de glace apparaisse un peu moins risqué, et peut être qu'il pleuve....De fait, le cœur n'y était plus. Par contre, la boule au ventre, bien présente, elle. C'est alors que sur la moraine, loin en contrebas, quelque chose semble bouger : une tente ??, un point ??, deux points qui après un certain temps arrivent à notre hauteur. Ce sont deux jeunes gars, à l'air bien décidé, qui défilent devant nous. Pas Bonjour, pas Au revoir, pas un mot. Shocking !! Stupéfiés, nous attendons qu'ils tombent en arrêt devant le chaos de glace, mais tout au contraire, ils s'y engagent, bille en tête, toujours sans un mot. De la provocation caractérisée en somme. Dès lors, notre honte se transforme en rage, et nous voici donc condamnés à les suivre. De toute évidence, ils ont dû faire une reconnaissance la veille, aussi nous les laissons prendre un peu d'avance. Ils attaquent maintenant une fissure cheminée, où l'escalade est du type "gros œuvre-décaissement". Le leader, qui ne grimpe pas dans la dentelle, fait pleuvoir des salves de pierres sur nous et son second, à tel point que celui-ci finit par se plaindre. Et c'est comme ça que nous découvrons qu'à défaut de savoir grimper, nos deux gars savent parler. On aurait pu s'en douter : ce sont de purs produits de ces "high schools" anglaises, sans peur, certes, mais plutôt inconscients. Nous progressons ensuite sans encombres, jusqu'au moment où l'escalade ressemble vraiment à de l'escalade. Et là, surprise, nos deux britiches ne passent plus, et s'appêtent à redescendre, malgré le danger de chutes de pierres. C'est alors que Bernard négocie le "crux, fingers in the nose", et magnanime, envoie un brin de corde à nos deux gars. Dès lors, l'escalade se poursuivra dans le mode cordial. Nous n'aurons pas le temps de sortir au sommet, car l'escalade en face Est demande un peu d'attention, et la nuit approche. Après un long bivouac passé à tromper l'ennui en balançant des parpaings dans le vide, nous reprenons l'escalade qui est vraiment magnifique. Tellement magnifique, que Bernard ne peut s'empêcher de sortir son appareil photo. Un geste maladroit, un petit bruit furtif, l'appareil photos disparaît dans le vide, et la montagne retentit d'un effroyable Ouille, mon oreille !!.

A notre retour dans la vallée, "alors, c'était comment ??". Je n'ai rien trouvé de mieux à dire, que Bernard m'avait bien cassé les oreilles. Evidemment, c'est revenu, à ses oreilles, sans entacher toutefois cette belle aventure, alpine certes, mais surtout humaine.

Je me souviens aussi que la face Nord de l'aiguille du Plan nous avait bien tenté, en 83 ou plus tard. Cependant, des barres de séracs très inquiétantes, vues de loin, méritaient sans doute un examen rapproché. Au petit matin,

nous partons du refuge du Plan de l'Aiguille pour le pied de la face. Malheureusement, les séracs s'avèrent toujours aussi ventrus, et impossibles à contourner. Comme de longues et fastidieuses séances de taille de prises étaient à exclure, car nous avons prévu de redescendre à Chamonix le soir même, nous optons alors pour une course peinarde du voisinage. Ce sera l'éperon Frendo, à l'Aiguille du Midi. Par ailleurs, j'avais croisé la veille, au Plan de l'Aiguille, un ami qui venait de faire Midi-Plan, et qui m'assurait que les conditions de neige étaient excellentes. Nous repassons donc au refuge pour y déposer l'artillerie lourde, et repartir légers, avec le minimum.

A savoir : une broche légère tire-bouchon, une vraie broche à taper, ainsi qu'un marteau piolet pour la taper. L'escalade se déroule à merveille, jusqu'au moment où nous atteignons l'arête de neige terminale, mais pas de chance: l'arête, bien que blanche comme neige, est en fait bien en glace. Heureusement, elle n'est pas raide, mais se redresse progressivement à l'approche du rognon rocheux final. Nous progressons les anneaux à la main, jusqu'au moment où Bernard déclare qu'il n'y voit plus rien. En effet, il a oublié ses lunettes de soleil, et il ne supporte plus la forte luminosité, pourtant atténuée par les épais nuages qui sont arrivés soudainement. La situation serait normalement tragique, si Bernard, pas affolé pour autant, n'avait pas eu la bonne idée de se bander les yeux avec un magnifique foulard sorti de son sac. Quitte à innover dans l'alpinisme burlesque, je lui suggère de continuer à cloche pied, mais le temps presse: le mauvais temps est là. Malgré tout, il faut maintenant tirer des longueurs assurées, car l'arête s'est redressée, et nous avons un seul marteau piolet pour deux. La progression devient alors lente : tirer la longueur, planter le tire-bouchon, ou la broche, puis renvoyer le marteau piolet en téléphérique sur la corde. C'est ainsi que nous atteignons le ressaut rocheux sous la grêle. Debout sur une petite vire, nos pieds disparaissent bientôt sous une épaisse couche de grêlons. L'orage passé, nous terminons l'ascension, et allons nous réfugier à l'Aiguille, car la dernière benne est partie depuis longtemps. Le lendemain, nous retrouvons femmes et enfants, mais je crois me souvenir que Annie et Mireille faisaient une drôle de tête. En effet, ne nous voyant pas revenir comme prévu, elles avaient alerté le PGHM, qui avait envoyé l'hélico inspecter la face Nord de l'aiguille du Plan !!

Alors tu vois Bernard, tout cela date de belle lurette, et pourtant, c'est comme si c'était hier.

Pour moi, tu seras toujours là.

Serge Gluck

Bernard Commiot a été un excellent camarade, serviable, n'hésitant pas à se démener pour expliquer un itinéraire ou le secret pour réussir un passage d'escalade. Il a été très actif pour l'entretien des circuits et au sein du Cosiroc où il a notamment reconstruit le site informatique. J'ai d'excellents souvenirs de montagne avec lui ; par exemple, à Hollandia hütte (Oberland), où, lors d'une sortie "peau de phoque", j'ai rejoint seul un petit groupe de gumistes. Bernard (et Annie) soulagés de me voir arriver à la nuit tombante, m'accueillirent par une "ovation" (!) ponctuée de remarques humoristiques sur mes retards habituels. Mais je garde en particulier le souvenir, à Bleau des "mêêêrde" retentissants qui faisaient vaciller les rochers. A 200 mètres à la ronde, les grimpeurs s'interrompaient une seconde et avec un grand sourire disaient : "ah, Bernard vient de marquer un but". Nous ne t'entendrons plus dans la forêt, Bernard, mais ne t'oublierons pas....

Georges P.

Juillet 1977

Mini regroupement familial dans les Dolomites. Camp de base à Val Gardena où un grand appartement accueille les 4 familles (Commiot, Melchior, Polian et Robin) et leurs 7 ou 8 enfants (je ne me souviens plus bien).

Large possibilités de grimpe : les Tours de Sella, Piz Ciavazes, Sasso Pordoï... Du balcon de l'appartement on admire le fier Sasso Longo.

Les jours s'organisent entre escalade, balades et... garde des enfants, pour permettre à tous de grimper.

Demain avec Bernard, c'est notre jour de «sortie». Objectif: «la Micheluzzi» dans le grand mur du Piz Ciavazes.

Voie mythique que l'on peut décrire en 3 parties

-1- mur de 3 longueurs en 5/5+

-2- la difficulté, traversée de 3 longueurs de 40m, en 5+/6a, (sur internet, aujourd'hui, les cotations de celles-ci vont du 5/5+ au... 6b selon les commentaires)



Thomas, Georges et Bernard au sommet d'Island Peak (Nepal, photo : Georges)

-3- enfin, de nouveau, 4 longueurs en 5/5+, verticales, qui mènent à la vire des Chamois, chemin aérien de retour.

Le petit matin nous trouve au pied de la voie, à repotasser le topo. Du moins Bernard, car le petit livre, tout neuf pour l'occasion, est en allemand, et je n'en connais pas un mot. Lui fait appel à ses vieux souvenirs d'étudiant, pour déchiffrer la voie. Il ne s'en sort pas si mal puisque l'on a trouvé le départ ! Et ce petit livret restera à portée de main... on ne sait jamais.

La première partie est sous nos pieds. A droite démarre la longue traversée. C'est mon tour, je m'y colle. Ambiance gazeuse. Bien repérer les petits passages en descente, négocier des murs délicats. Ça ne se passe pas trop mal. Je ne me souviens pas des raisons, mais j'enchaîne les trois longueurs.

C'est la troisième longueur. Après une petite vingtaine de mètres j'arrive à un point de repos pour voir un peu la suite. Elle n'est pas engageante. Mur vertical bien lisse par rapport aux passages précédents et au bout d'une quinzaine de mètres un «éperon» qui masque la suite. Je doute, et fais venir Bernard. Il y a assez de place pour deux et, chance, deux pitons pour permettre les assurages en sécurité. On spéculer sur la suite de cette traversée. Coup d'œil au-dessus pour voir s'il n'y a pas d'échappatoire. Bernard doute aussi sur la suite de l'itinéraire. Mais je lui fais remarquer que nous sommes sous une zone de surplombs, que la longueur n'est pas finie, n'ayant fait que 20m sur les 40 prévus.

Le topo est ressorti. Bernard me traduit à haute voix la description et je me convaincs donc sur la suite des événements. D'ailleurs il y a un piton à 3m de là. C'est reparti. Le piton atteint, il faut bien continuer. Je m'engage dans ce mur, dépourvu de points d'assurage, après avoir vérifié que pitons et marteau sont à portée de main. J'avance lentement, assurant le peu de prises. Pas moyen de planter un clou. Je fais part à Bernard de mes interrogations, et lui demande de bien me suivre, on ne sait jamais... la chute risquerait d'entraîner un grand pendule.

Enfin, une vraie prise. Une fente horizontale, petite géode, où je peux glisser les premières phalanges.

Opportunité pour placer un piton ? Non, cette fente est bouchée, et je ne peux que glisser le bout des doigts. Pas de fissure pour y placer un piton. Seul espoir, en son milieu, une petite concrétion relie les deux lèvres de la fente. Assez « fine » pour y passer un mousqueton. Eh oui ! Mais une fois passé, je n'ose pas me laisser aller sur celui-ci de peur de casser cette colonnette de calcaire.

Je recommence la manœuvre en remplaçant le mousquif par un petit bout de cordelette. Les minutes passent. Je multiplie les « fais gaffe » à Bernard qui doit en avoir les oreilles rabattues. La cordelette en place, je me pends doucement sur elle, et me repose quelques instants. Je commence à flipper. Bernard m'encourage : « après l'éperon c'est terminé ! »

Je ne sais plus comment, mais j'arrive enfin au bout de ce mur et découvre la suite cachée jusqu'à présent. « RIEN !!! ». C'est un immense mur, un des flancs de la grande fissure cheminée qui coupe la face en deux, et qui plonge directement sur un pierrier 250m en dessous... Là, gros coup de mou !!

J'annonce la déconvenue à Bernard et : « Prends-moi bien, je reviens ». Retour aussi fouettant. Je laisse la cordelette en place, elle me sert de prise. Encore 3-4 mètres et, les jambes flageolantes, je retrouve Bernard sur ce qui m'apparaît un espace digne de la place de la Concorde. Nous nous regardons. On a du rater quelque chose.

Le topo est ressorti. Nouvelle traduction: «mais c'est pourtant bien ça!» Incompréhension. Bernard s'apprête à ranger le topo, il y donne un dernier coup d'œil. Dans sa manip, il se rend compte que quelque chose ne colle pas. En tournant les pages, il passe de la page « p » à la « p+3 ». L'humidité, le bouquin neuf encore peu feuilleté, deux pages s'était « collées » !!!

Croyant traduire la voie, en tournant les pages, c'était un autre itinéraire que Bernard décrivait !!!

Ce jour là, pas de grande gueulante... et je fais profil bas, car c'est un peu ma faute si je me suis fourré dans cette impasse, en contribuant à persuader Bernard que la traversée continuait. Je crois que c'est cet « incident » qui m'a convaincu définitivement de faire confiance à Bernard sur la recherche d'un itinéraire, car ma lecture du rocher méritait d'être nettement améliorée.

Retrouvant la bonne voie, c'est Bernard qui terminera les dernières longueurs en tête en me bloquant, à ma demande, sans arrêt : cet épisode m'ayant totalement mis sur les genoux, physiquement et surtout moralement.

Cette histoire, un des épisodes qui a « collé/scellé » notre profonde et si longue amitié, nous nous la sommes remémorés bien des fois en se marrant.

Daniel Robin-Bin's

Bernard, nous avons long-temps arpenté la montagne chacun de notre côté avant de nous rencontrer. J'ai commen-cé à grimper avec toi à Bleau, puis en montagne au camp d'été du GUMS en 2005 à Ailefroide, d'abord à la célèbre fissure d'Ailefroide. Puis l'épi-sode de la voie Eteinte fut un fait marquant de l'été où, après m'être trompé de fissure au départ, plusieurs cordées non gumistes ont suivi et sont restées perchées dans un arbre un bon moment par manque de matériel. Voir le Crampon n° 329 pour les détails sur le site.

Puis il y a eu Sialouze et la Sagnette avec un faux départ dans un couloir qu'il a bien fallu redescendre pour retrouver la voie. Tu pestais car je vous avais fait lever tôt.

A Cérésolle Réale nous avons gravi le Ciarforon par son arête Sud-Est à partir d'un refuge bivouac, puis le Grand Paradis. Au refuge Victor Emmanuel, un serveur qui nous avait précisé qu'il comprenait bien le français, nous a même apporté le champagne quand Guy a prononcé son nom pour demander la note.

Même si nous n'étions pas dans la même cordée, nous grimpons souvent ensemble. Je grimpais avec Guy et tu me suivais avec Annie. C'était rassurant de te savoir derrière nous avec ton expérience alpine, et parfois tu me remettais sur le bon chemin.

J'avais remarqué que tu étais un compagnon très fiable, solide, très calme. Ce qui contrastait parfois à Bleau où tu explosais lorsque tu n'arrivais pas à passer un bloc.

Dans le Val di Mello, pour Luna Nascente nous étions sur la même corde et là ce fut un réel plaisir de grimper avec toi. Car d'abord c'est un itinéraire de toute beauté principalement en fissures où il fallait s'employer et placer ses protections. La dernière longueur était toute en finesse dans une dalle compacte où l'on ne pouvait rien mettre pour se protéger. Tu me faisais confiance, alors l'escalade devenait plus facile et se déroulait simplement.

Le Badile fût aussi un grand moment. La Bernina par l'arête de la Biancograt est un super souvenir avec Annie et Guy, où nous nous sommes retrouvés au sommet tous les quatre pendant un long moment. Un raid à skis dans l'Oberland, la Grande Ruine, tous ses beaux parcours et ses belles courses avec toi resteront dans ma mémoire. Bien sûr je ne peux les citer toutes.

Puis tu m'a rejoint pour repeindre et brosser les circuits d'escalade, le saumon d'Apremont, au JA Martin, au Maunoury, au Mont Aigu, et tant d'autres encore...

Avec tes compétences en informatique tu étais très impliqué dans la réalisation du site du COSIROC et notamment les topos de circuits d'escalade que tu faisais à merveille avec une grande rigueur et que tu mettais en ligne. Tu m'y as initié, avec le logiciel Inkscape. Au début je peinais, mais avec patience tu m'as montré et expliqué. Tu étais toujours disponible pour corriger ou améliorer mes croquis.

Il y a eu aussi les voyages en Jordanie et le désert du Wadi Rum et les franches rigolades quand Justin est tombé dans un canyon, trempé jusqu'à la ceinture. Il suffisait de prononcer le mot magique « plouf » pour que nous éclations tous de rire.

Nous avons escaladé au Népal l'Island Peak, un sommet de 6000 m ; par moments ce fût dur au cours de ce trekking, il y a eu des moments difficiles et douloureux, mais nous avons tenu bon et nous sommes arrivés au sommet.

Mais ce qui te caractérisait le plus c'était bien ta générosité, tu aimais faire plaisir et partager. Un soir nous avons mangé une poêlée aux girolles. Vous aviez passé avec Annie l'après-midi à les ramasser, elles étaient délicieuses.

Alors Bernard, merci pour tous ces moments partagés et instants vécus avec toi, nous ne t'oublierons pas.

Georges Tsao

Bernard avait toujours un regret, c'est de ne pas avoir décrit notre ascension de l'arête sud de l'Aiguille Noire de Peuterey. Je le fais donc pour lui, en espérant ne pas trop me tromper... C'est si loin, mi-août 1977. Il est déjà tard dans la saison, mais comme elle a été bien remplie, on a la forme. On est à Coupeau, près des Houches avec plusieurs familles de gumistes et, encouragée par les copains et pressée par Bernard, je me laisse convaincre : 1200 mètres de dénivelé en 4 et en 5, je suis impressionnée...

On part tous les deux dans l'après midi, en 2 CV. Mais patatras ! Voilà qu'elle tombe en panne juste avant le tunnel du Mont-Blanc ! On remonte à Coupeau (je ne sais plus comment) et là, Alain P. nous fait traverser le tunnel dans sa voiture, et nous laisse au début du sentier menant au refuge de la Noire avec moult encouragements. Tout de suite, c'est l'ambiance : la montée est rude avec quelques passages d'escalade. Enfin, on arrive. Avec tout ça il fait presque nuit. On est tous seuls au refuge, pas d'autres amateurs, pas de gardien.

Quelques heures plus tard, on attaque, dans la nuit. On voit la pointe Gamba, qui ressemble à une dent de requin, qui se détache, noire sur le ciel qui commence à s'éclaircir. On monte, parfois aux anneaux, parfois en tirant quelques longueurs.

Et on passe successivement la pointe Welzenbach, le ressaut en demi-lune, la pointe Brendel. On est assez lents: je préfère tirer des longueurs car je m'essouffle moins qu'en marchant aux anneaux. Il faut dire qu'on a des gros sacs, avec réchaud, gamelles, matériel de bivouac, et qu'on grimpe en grosses !

Vers 17 heures, on arrive au crux de la voie : c'est dans la 5ème tour, une traversée à droite de 4 mètres, sur une dalle déversante (V+) : Bernard passe comme un chef, et je suis. On est contents, le gros des difficultés est derrière nous. On décide de bivouaquer sur une bonne terrasse, un peu au-dessus.

Le soir, au bivouac, loin dans la vallée, on voit s'élever, un peu au-dessus du niveau du sol, des petits lumignons colorés: sans doute un feu d'artifice, tiré de Courmayeur. Et on se sent très seuls.

Dans la nuit, sensation bizarre de silence et d'humidité, on ouvre les yeux : tout est blanc autour de nous, il neige ! Et tout est recouvert. L'enthousiasme d'hier fait place à l'inquiétude, car il reste encore la fin de la 5ème tour, la 6ème tour et la pointe Bich à gravir. On se secoue, au propre comme au figuré, et on recommence à tirer des longueurs, en 4 et en 5, sur du rocher où il faut dégager les prises à la main... Bernard est impressionnant de calme (eh oui!) et d'efficacité. On arrive enfin au sommet de la Pointe Bich. Il ne neige plus, mais on est en plein brouillard. On tire un rappel, et, à la brèche entre la pointe Bich et le sommet de l'Aiguille Noire, on décide d'entamer la descente tout de suite, sans aller au sommet (d'ailleurs d'accès facile depuis ce point). On traverse

sous le sommet et on arrive sur la voie normale de descente, l'arête est.

La descente de cette arête, assez large, a la réputation d'être paumatoire, même par temps clair. Et on commence à descendre, puis Bernard trouve un rappel, muni de nombreux anneaux de corde, qu'il emprunte. Au bout du rappel, il en trouve un autre, avec seulement deux anneaux. Méfiant, avant de me faire descendre, il décide d'aller voir un peu plus bas et entraperçoit un 3ème rappel, muni d'un seul anneau, flottant sinistrement au-dessus d'un entonnoir de dalles grises dévalant jusqu'au pierrier, des centaines de mètres plus bas: on s'est fourvoyé dans ce versant (le Fauteuil des Allemands) où il ne faut absolument pas descendre ! Bernard, silencieux, remonte son rappel et on reprend la descente de l'arête, toujours dans le brouillard.

On est déjà assez bas sur l'arête, et il faut trouver le bon couloir de descente. Entre temps l'heure a tourné toute seule, il est tard, et le ciel s'est chargé de gros nuages noirs. Soudain, l'orage éclate. Violent. Et nous sommes bientôt complètement trempés. On avait envisagé un 2ème bivouac, mais là, ce n'est plus possible : il faut descendre coûte que coûte. On s'engage dans un couloir qui s'avère assez vite être plus raide que prévu. Il devient bientôt clair que ce n'est pas le bon. Il n'est pas très raide (45 degrés à peu près), mais il est entrecoupé de petits ressauts verticaux, séparés par de petites terrasses horizontales. On décide de continuer à descendre: on voit la base de la paroi qui ne semble plus très loin, et puisqu'on a des pitons, on se dit qu'en 2 ou 3 rappels, on sera tiré d'affaire. Bernard plante tous ses bons pitons, on fait nos rappels, mais ce couloir ne veut toujours pas finir! A la fin, il ne lui reste plus qu'un tout petit piton absolument pas adapté à la nature du terrain. Il le plante quand même et me dit pour me rassurer, qu'on ne craint pas grand-chose, car le couloir n'est pas si raide. (Et effectivement, je pense que, de jour, et sans la pluie, on aurait pu le désescalader). Je suis vachée à cet unique piton merdique, et, inexorablement, au fur et à mesure de la descente de Bernard, qui pourtant se fait tout léger, je le vois plier, plier jusqu'au moment où... il s'éjecte de son logement ! Je suis immédiatement arrachée du relais, et me retrouve quelques mètres plus bas, coincée dans un étranglement du couloir, sans autre mal qu'une bonne peur ! Bernard, quant à lui était presque arrivé à une terrasse et n'a rien non plus. Je le rejoins, on se regarde, pas très fiers de nous, et piteusement, on finit la descente à pied, sans autres difficultés. On arrive au refuge de la Noire à minuit passée...

Il a fallu se dépêcher encore le lendemain, pour descendre du refuge, repasser le tunnel en stop, et remonter vite à Coupeau pour rassurer les copains qui s'apprêtaient à appeler le secours en montagne.

Annie



*Bernard et Annie au sommet de la Bernina
(photo : Georges)*